



Réfugié syrien avec sa petite fille dans les bras se dirigeant sous un orage, vers la frontière entre la Grèce et la Macédoine.

L'inutilité, injustice suprême

Paysans sans terre du Brésil, précaires d'Europe, habitants des bidonvilles de Bombay, chômeurs, malades, réfugiés : notre époque a engendré une figure tragique : «l'homme inutile», aussi bien aux autres qu'à ses propres yeux.



Pierre-Noël Giraud
Professeur d'économie à Mines ParisTech et à l'université Paris-IX, il est l'auteur de *L'Homme inutile. Du bon usage de l'économie*, Odile Jacob, 2015.

De Xi Jinping à Barack Obama, les gouvernements, relayés par le FMI et l'OCDE, s'alarment désormais des inégalités et prônent des croissances plus «inclusives». La théorie du «ruissellement» a vécu, tout comme, avant elle, celle de l'équilibre naturellement stable des marchés financiers. On redécouvre l'ampleur des imperfections de marchés. L'enrichissement des plus riches ne suffit pas à sortir les plus pauvres de leurs trappes de pauvreté, tandis que les inégalités de revenus, qui se creusent partout, nuisent à la sacro-sainte «croissance» (par sous-consommation), mettent en danger la stabilité financière (par endettement excessif) et même entravent la mobilité sociale, l'innovation et la sauvegarde de la planète ! Réduire les inégalités devient ainsi la

priorité officielle des gouvernements. Reste à la mettre en œuvre.

Superflus, ignorés, exclus

On pourrait commencer par s'interroger, puisque les formes des inégalités sont en réalité très diverses, sur celles qu'il conviendrait de réduire en priorité, celles qui sont les plus «injustes». Ceci engage nécessairement la définition de ce que serait une société «minimale juste» sur le plan économique, une réflexion dans laquelle se sont illustrés John Rawls et Amartya Sen, parmi bien d'autres. À mes yeux, la forme d'inégalité la plus injuste est «l'inutilité». C'est l'existence d'hommes et de femmes, de plus en plus nombreux, qui sont nés ou sont devenus inutiles aux autres et à eux-mêmes. Or, nous a dit René Descartes : «*C'est proprement ne valoir rien que de n'être utile*



à personne» (*Discours de la méthode*). Ils ne sont même pas surexploités, ils sont superflus, inexploitable, surnuméraires, ignorés, rejetés, exclus et souvent haïs. Aujourd'hui, les damnés de la Terre ne sont plus les colonisés et les surexploités, ce sont les hommes et les femmes inutiles. Contrairement aux colonisés et aux prolétaires dont on avait fort besoin, les autres peuvent très bien s'en passer. De là à songer aux moyens de s'en débarrasser, il n'y a qu'un petit pas.

Qui sont-ils ? Dans les pays riches, les chômeurs de longue durée et toutes celles et ceux qui ne se présentent même pas sur le marché du travail ou en ont été expulsés trop tôt. Ils survivent d'assistance publique ou familiale. Mais aussi tous ceux, que l'on appelle aux États-Unis des « *working poors* », qui enchaînent de « petits boulots » intermittents ne leur permettant en aucune façon de progresser. Ils parviennent difficilement à survivre par eux-mêmes et ne demandent ainsi rien aux autres, mais sont enfermés dans des trappes sans espoir d'en sortir. Ils sont des dizaines de millions dans l'OCDE. Dans les pays émergents et pauvres, ce sont les paysans qui n'ont pas assez de terre et qui survivent misérablement en quasi-autarcie. Ce sont les habitants des bidonvilles qui ne parviennent pas à survivre de petits boulots dans le secteur informel et dont un capital naturel très dégradé (eau insalubre, fumées des foyers confinés) détruit la santé. Eux aussi dépendent de formes d'assistance familiale. Ils sont des centaines de millions. Dans les pays riches comme dans les plus pauvres, ce qu'ils ont en commun, ce qui les caractérise, c'est qu'ils sont enfermés dans des trappes, pris dans des nasses dont ils ne peuvent sortir malgré tous leurs efforts. Quand on est tombé dans l'inutilité, on n'a en effet généralement accès à rien de ce qui vous permettrait d'en sortir : un peu de crédit, de formation, une bonne santé, un minimum de relations.

Adoptons le critère de justice économique d'A. Sen, qui en substance pose que chacun doit avoir, tout au long de sa vie, un minimum de « capacités », qui

sont des « libertés substantielles ». Ce minimum inclut : 1) la capacité d'accès à une nourriture et aux soins qui procurent au moins l'espérance de vie moyenne du pays où l'on vit et : 2) la capacité, si on le souhaite, de progresser pour obtenir la vie « *que l'on a raison de vouloir avoir* », dit A. Sen, ce qui suppose la liberté politique, une formation initiale suffisante et la capacité de l'améliorer sans cesse, et de manière plus générale des capacités « d'accès » : au capital naturel et aux autres. Selon ce critère, il est clair que l'ouverture des trappes d'inutilité, où précisément les gens restent enfermés parce qu'ils n'ont pas le minimum de « capacités » qui leur permettraient d'en sortir par eux-mêmes, doit devenir la priorité première de toute politique économique. Et tout programme visant à éradiquer l'inutilité devrait recueillir un très large consensus.

Dessiner les grandes lignes de politiques d'éradication de l'inutilité passe par l'analyse de ses causes. Les tensions locales avec le capital naturel, que le changement climatique va aggraver, sont une des causes importantes d'inutilité dans les pays pauvres et émergents. La globalisation des firmes, qui met en concurrence implacable les territoires du monde entier pour la localisation des emplois que j'appelle « nomades », en est une autre cause. Les fluctuations économiques engendrées par des krachs de la finance de marché augmentent encore le nombre d'hommes tombant dans l'inutilité.

Dans les soutes des secteurs sédentaires

Tenons-nous en ici à la cause d'inutilité qu'est la globalisation des firmes. Grâce à Internet et au container, la globalisation des firmes a fait éclater les chaînes de valeur des biens et services. Les firmes globales en localisent les chaînons où bon leur semble. Au sein de chaque territoire, on trouve donc des emplois nomades, en compétition avec d'autres emplois nomades dans le monde entier, et des emplois sédentaires. Ces derniers ne sont en compétition que

localement et fournissent des biens et services sédentaires à eux-mêmes et aux nomades, qui soit les utilisent comme moyens de production locaux de biens nomades, soit les consomment. Quant aux hommes inutiles, ils apparaissent « dans les soutes » des secteurs sédentaires. Ils résultent de ce que les secteurs sédentaires ne parviennent pas à les employer. À cela, deux types de causes : 1) les nomades du territoire ne sont ni assez nombreux ni assez riches et par conséquent, la demande qu'ils adressent aux sédentaires est trop faible, 2) les biens et services sédentaires proposés sont si peu attrayants que les détenteurs d'emplois nomades se tournent vers des biens nomades substitués. Pour passer une bonne soirée on peut en effet acheter une pizza surgelée et regarder en VOD un film d'Hollywood sur un ordinateur Lenovo, ou aller dîner au bar à vin d'à côté, puis au théâtre avec des amis.

La globalisation des firmes a engendré une très inégale répartition dans le monde des emplois nomades sous l'effet de puissantes imperfections de marché. Il y en a trop en Chine, dont la croissance est excessivement tirée par les exportations et pas assez par son marché intérieur, il n'y en a dramatiquement pas assez en Afrique, tandis que les États-Unis et l'Europe en ont trop perdus pour éviter une augmentation des inégalités de revenus entre emplois nomades et sédentaires ainsi que du nombre d'hommes inutiles. Pour corriger ces excès, deux impératifs se présentent aujourd'hui : d'une part, augmenter le nombre d'emplois nomades sur le territoire, d'autre part, rendre plus innovants, attractifs et moins chers les biens et services sédentaires. ●



POUR ALLER PLUS LOIN

• **L'HOMME INUTILE**
Du bon usage de l'économie
Pierre-Noël Giraud
Odile Jacob, 2015.

Une version plus longue de cet article est publiée sur notre site : www.scienceshumaines.com